

Paul Valéry et le réveil

Nicole Schön-Pietri

Volume 6, numéro 4, novembre 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Schön-Pietri, N. (1970). Paul Valéry et le réveil. *Études françaises*, 6(4), 419–445.
<https://doi.org/10.7202/036466ar>

Paul Valéry et le réveil

Il y eut une fois Quelqu'un, conte Valéry, qui pouvait regarder le même spectacle tantôt comme un philosophe, et d'autres fois comme un poète. « Et aucun de ces regards n'était superficiel. » Le héros de ce conte est-il Léonard de Vinci, ou l'auteur des *Cahiers* ? Ceux-ci ont mis en lumière l'originalité de la démarche valéryenne qu'on saisira pleinement en confrontant le travail secret et les œuvres livrées au public. L'étude d'un thème qui a captivé le penseur et l'artiste peut permettre d'esquisser quelques traits d'une physionomie intellectuelle exceptionnelle. Sur l'instant du réveil, les *Cahiers* nous offrent une analyse éparse en mille fragments, des confidences voilées, des « poésies perdues ». C'est là une matière où le poète a souvent puisé.

PSYCHOLOGIE DU RÉVEIL

On hésite à parler de « psychologie ». Comment nommer cette étude en miettes, cette foule de notes en désordre qui au cours des ans cernent le procès d'éveil, consignaient souvent le résultat d'une recherche qui s'approfondit, saisissant parfois aussi une naissante idée dans la fraîcheur de son apparition ? Avec une inlassable patience, une minutie tatillonne qui s'attache chaque fois à un détail, Valéry

s'efforce de trouver « comment cela marche ». Il ne veut pas expliquer mais décrire et pour chaque aspect de son sujet il propose une définition, partielle mais précise¹. Il a une humilité devant le fait, même banal, qui susciterait quelque gêne à le voir redécouvrir des évidences, s'il n'avait su montrer que ces « observations de tout le monde » étaient une source inépuisable de problèmes et d'idées². Mais s'il nous offre une vaste collection de rouages démontés, jamais il ne tente de reconstituer la totalité du mécanisme. La permanence et l'ampleur des réflexions sur l'ensemble Sommeil-Réveil-Veille ne frappent pas moins que l'absence de synthèse, même partielle, des résultats³. Valéry déclare que son entreprise n'a d'autre but que de dresser son esprit comme on dresse un cheval, de créer, par des exercices toujours recommencés comme des gammes, un Moi capable de jouer avec sûreté et élégance de toutes les ressources acquises : derrière le texte décousu, on perçoit la cohérence d'une pensée. On peut donc tenter de retrouver la démarche logique qui sous-tend ces menues analyses, et les directions dans lesquelles s'oriente la réflexion valéryenne. Sans doute une lecture créant un exposé systématique dont l'ébauche même est absente des *Cahiers* comporte une large part d'arbitraire. L'examen d'un thème devrait d'ailleurs être complété par d'autres études, qui ne peuvent trouver leur place ici, précisant les notions générales — celle de *phase* par exemple — auxquelles Valéry se réfère constamment et qui ne seront que sommairement évoquées. Les notes sur le réveil seront donc seulement l'occasion

1. « Un homme éveillé est un homme dont le fonctionnement dépend des corps qui l'entourent en tant que ces corps définissent le sien. » (IX-38). « Le réveil, grosso modo, est la reprise des relations réciproques de la sensibilité et de la motilité. » (XIII-317). — Les chiffres qui suivent les citations dans le texte et dans les notes renvoient aux numéros des volumes et des pages des *Cahiers* (Paris, C. N. R. S., 1957-1961).

2. Il examine ainsi le curieux effet de volonté à distance qu'est le réveil à heure préfixée, qui dispose « un signal dans le futur » et révèle un mécanisme fort différent de l'ordinaire association d'idées (cf. II-879, IV-513).

3. Le *Cours de poétique*, où le thème revient plusieurs fois, garde, dans son rythme d'improvisation qui associe des analyses diverses, la même démarche que les *Cahiers* dont il semble directement issu.

d'éclairer la démarche de l'auteur des *Cahiers*, si différente de celle du poète, de montrer la « scrupulosité » d'un esprit qui « coupe les faits en quatre » et « introduit des questions dans des questions », poursuivant sans trêve son interrogation passionnée sur le mécanisme du vivant.

Le fonctionnement d'ensemble. Phase et changement de phase. « Que peut un homme ? » Comment connaître le « fonctionnement d'ensemble » de l'être humain ? L'analyse de l'éveil s'inscrit dans cette recherche essentielle. Critiquant physiologistes et psychologues, Valéry veut, quant à lui, tenir compte avant tout de la « symbiose des diverses fonctions ». Il lui faut donc étudier l'homme dans le déroulement du temps, examiner non des « facultés » mais des moments. Le projet jamais réalisé d'écrire l'« horaire-programme » d'une journée, en montrant les états successifs et les modifications subies, voulait mettre en évidence une idée clé : l'être vivant est un système fini dont les possibles, en nombre limité, diffèrent en particulier selon la « phase », c'est-à-dire le « montage » des dispositifs du corps et de l'esprit à un instant donné. Empruntée à la thermodynamique, cette notion qu'en fait Valéry a forgée comme un outil de son esprit est un élément important de son système. Elle se caractérise par des variables, d'espèce et de nombre différents, un quantum d'énergie, et des invariants auxquels il s'intéresse particulièrement ⁴. Il recherche ainsi ce qui demeure identique dans la veille et le sommeil : « Quel est l'*atome* qui entre successivement dans le rêve et dans la veille et quel est l'édifice qui compose la veille et se dissout, se brise, dans le rêve ? » (IV-561).

Les *Cahiers* posent souvent les problèmes du moi, de la mémoire, de la conscience, dans le cadre des phases les plus générales Sommeil-Veille. Lié à elles, le réveil est un thème sur lequel Valéry revient avec une prédilection souvent affirmée : il y voit le meilleur type de l'état de

4. « Question capitale de *ma* psychologie. Qu'est-ce qui se conserve à travers tous les états ? » (VIII-4).

passage d'un équilibre à un autre, permettant de mieux saisir à travers leur reconstitution progressive les connexions propres aux deux modes de fonctionnement⁵. C'est souvent en les rapprochant du réveil qu'il aborde d'autres changements de phase, comme l'endormement ou la nouvelle organisation créée en l'homme par le chant et la danse qui transforment la liaison intime par l'apparition d'un rythme. Ce processus est d'ailleurs généralisable : selon Valéry, il y a un « type réveil » qui définit tout passage d'un état moindre à un état plus élevé.

Le sommeil. L'effacement des axes C. E. M. et du Moi. L'état le plus simple est celui du dormeur dont la plupart des mécanismes sont démontés, notamment le plus fondamental. Pour décrire le vivant, Valéry s'appuie, en dehors de tout présupposé philosophique, sur les données premières de la sensibilité qui opère naturellement une distinction immédiate de trois domaines d'expérience : Mon Corps, Mon Esprit, Mon Monde. Il les nomme « axes C. E. M.⁶ » et les présente comme les variables de base de son système qui apparaissent, sitôt la conscience excitée, en regard d'un Moi invariant. Le dormeur ignore cette distinction. Privé de Moi, il est « à l'état de chose », « remplacé par rien », « absence ». Incapable de tout acte si ce n'est de quelques réflexes, il est coupé du monde et comme replacé dans l'« impuissance natale ». L'énergie motrice et la sensibilité se sont simultanément abaissées. La conscience s'est abolie : le moment de l'endormement a vu la pensée se distinguer de moins en moins des sensations, l'être et le connaître se confondre. Cet élément essentiel d'organisation qu'est le corps ressenti a disparu : « S'endormir, c'est perdre corps. »

5. « Au réveil. Je ne me lasserai pas de regarder les changements de phase. C'est le plus excitant phénomène de notre ... collection chronologique, la vie. » (XVIII-19).

6. « Mes trois « axes » C. E. M. (obtenus par une observation des plus simples qui consiste à remarquer que les sensibilités qui s'opposent au sommeil emportent attribution de causes de cet effet à 3 chefs *Mon-Corps* (douleur), *Mon-Monde* (bruit, p. ex.) et *Mon-Esprit* (soucis, etc.). » (XXIII-718).

(X-634). Seules demeurent les sensations viscérales ou périphériques livrées par le « corps vrai ⁷ ».

Rôle de la sensation. Rêve et réveil. Si le sommeil est présenté comme un « système isolé », aussi complètement « fermé » que possible, il laisse en effet filtrer quelques sensations d'où naissent les rêves. C'est la première étape vers le réveil : « Le rêve est un réveil inachevé, borné. » (XII-500). Il se crée alors une structure C. E. M. qui est pure production de l'esprit, et un moi qui n'est que réaction immédiate. L'apparition d'une conscience élémentaire et d'un monde purement mental est une réponse possible à une sensation : une autre est le réveil. Valéry s'attarde sur ce problème qui l'a très tôt intéressé⁸. Le sommeil parfait étant par hypothèse « zéro d'existence sensible », la sensation perturbe la phase. Si un simple mouvement n'a pu l'annuler, le rêve cherche à la compenser pour maintenir l'équilibre. Il peut l'expliquer comme un effet, par « engendrement de ce qui cause ». Les *Cahiers* en offrent de nombreux exemples : une sensation de froid provoque l'invention d'un décor polaire, une lourdeur d'estomac devient un monstre qui nous étouffe. Insuffisante si la sensation est trop forte ou répétée, cette « réponse locale » cède alors la place à une action d'ensemble qui est l'éveil. Un cas voisin est celui du rêve « engendrement de ce qui satisferait ». Dans cette expérience banale, Valéry cherche les modalités du passage d'un état à un autre : des rêves successifs sont autant de tâtonnements, de « calculs » de plus en plus approchés pour répondre à un besoin — soif par exemple — que le réveil satisfera enfin par un acte adapté (VII-444). Le réveil peut être aussi une conséquence du rêve : les images, les effets physiologiques ou psychologiques, tels que sentiments violents, impression

7. Distingué du corps ressenti, le corps vrai est une nuance dans la théorie habituelle des « trois corps » (cf. *Œuvres*, 2 vol., édition établie par J. Hytier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1957 et 1960, t. I, p. 923-931).

8. Dès 1894, il songe à écrire un article sur ce sujet (cf. « Lettre à J. Valéry », *Paul Valéry vivant*, numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 1946, p. 261).

d'absurdité, etc., agissent alors sur le dormeur comme des « forces extérieures » que la phase Sommeil exclut, et introduisent une énergie excessive qui enfin la brise.

Les modulations de l'éveil : du Moi instantané au Moi pur. Plus volontiers qu'au réveil brusque, Valéry s'attache à la progressive sortie du sommeil dont il semble encore ralentir le rythme pour mieux montrer le rétablissement des connexions et la nature des mécanismes de veille. Le réveil est d'abord un *acte du corps*, une réapparition de l'axe C. Le rôle primordial revient encore à la sensation, à partir de laquelle Valéry, que l'on a parfois comparé à Condillac, est tenté de reconstruire tout le fonctionnement du vivant. C'est alors un moment de confusion, comparé à l'état d'une plaque photographique où des taches dispersées composeront peu à peu une image nette : moment où il faut dire « il y a éveil » et non « je m'éveille » car il n'y a encore que le réagir en soi, le « Moi instantané », très proche du moi du rêve, que suscite aussi la sensation vive, et auquel Valéry, dont la terminologie varie, refuse parfois le nom de « moi ⁹ ».

À la confusion succède une « accommodation progressive » qui montre un état élémentaire de la compréhension ¹⁰. Le dégrossissement de la sensation substitue au Moi-Non-Moi instantané la structure de veille, évoluant vers la richesse et la précision, qui est « un trio + un solo » (XXV-794). Le Non-Moi se diversifie en « *Corps* de l'instant, *Monde* de l'instant, *Esprit* de l'instant », face à un « Moi fonctionnel », vide de toute qualification, qui est la « réponse à l'hétérogène », se posant identiquement en face de quoi que ce soit, bruit, idée, douleur. Simple production de la sensibilité, il pourrait « être suivi par

9. « *La sensibilité pure ne se réfère à aucun Moi. On a beau analyser (à l'oscillographe) la sensation — couleur — douleur — Pas de Moi.* » (XVIII-475).

10. « Une sensation sur la joue. Cette sensation ne peut arriver à se prononcer. Est-ce une douleur névralgique, est-ce une figure, une ligne sensible ? Je ne puis distinguer. *Je ne distingue pas.* Il y a là une lumière, une ligne, une dent, 3 idées équidistantes d'un fait sensible. » (IV-546).

l'éveil d'une mémoire quelconque » (XXI-833) : il prend souvent dans les *Cahiers* le nom de *Moi pur*. Le « Mon Corps » comporte, outre les productions des sens, la sensation du corps profond, de l'énergie musculaire, des formes d'action. Valéry y voit un « élément capital de la psychologie ¹¹ ». Dans l'état de veille, il impose constamment à la conscience le sentiment de son existence, et il est le fondement de l'impression d'identité : ce corps retrouvé est celui que je connais.

La reconstruction du « Mon Monde ». L'espace et les objets. Le corps joue un rôle essentiel dans la recomposition du « Mon Monde ». C'est de lui que procède la re-création de l'espace par la possibilité de localiser les sensations : localisation double (monde-corps) pour le toucher par exemple, ou simple (monde) pour la vue et l'ouïe. L'être n'est plus un « système isolé », il rencontre un « extérieur absolu M » avec lequel s'établit une double série de rapports : il « agit sur Moi par les sens, et Moi sur lui par actes » (XXVIII-486). La possibilité de répondre à des modifications sensitives par des mouvements volontaires est une des connexions fondamentales que le réveil rétablit. Mais la reconnaissance du monde et le passage à l'acte nécessitent l'intervention de l'esprit, c'est-à-dire d'abord de la mémoire qui seule permet la perception des objets que le regard premier voit sans les reconnaître. À partir des sensations indistinctes s'élabore une construction faisant appel à des données absentes : « S'éveillent les choses qui, de rouges, deviennent rideaux » (XX-262). Le Mon Monde, ressenti comme « perçu-demande », appelle un « perçu-réponse », les idées et impulsions suscitées par la sensation. Ainsi l'homme qui s'éveille retrouve à la fois l'esprit et le monde dans l'opposition que Valéry juge fondamentale du « subi » et du « produit » — en gros du senti et du pensé — désignés respectivement par φ et ψ . Les *Cahiers* nous invitent à chercher dans leur limitation

11. « C'est la variable subjective capitale [...]. C'est le Moi N° 1, le Moi N° 0 étant le Moi invariant pur. » (VII-554).

réci-proque et leurs échanges la « clé du mécanisme de la vie consciente ¹² ».

L'esprit. Présent et passé : le « souvenir » du rêve. Si le réveil est apparition, grâce à la sensation et à la mémoire du « *réel de l'instant* », il est aussi reconstitution du « *réel du passé* ». On rencontre ici le problème du rêve qu'à divers titres bien des pages des *Cahiers* unissent au réveil. Il faut que l'esprit annule le rêve et classe dans les productions mentales le « monde » que l'aventure nocturne a créé. Utilisant l'image qui lui est chère du mouvement pendulaire, Valéry note ici la présence de *phénomènes oscillatoires* : il y a confrontation et comme rivalité entre deux mondes incompatibles qui alternent un instant. Si le rêve est frappé d'inexistence par le réveil qui rend erreur ce qui était certitude, il peut être encore présent par ses conséquences psychiques ou somatiques : terreur, cœur qui bat. La sensation, cause du rêve, est désormais correctement interprétée, mais le montage de veille n'est pas immédiatement rétabli ¹³. Ainsi, écrit le poète qui abandonne le langage de l'analyse pour l'évocation par l'image, le « présent du passé » subsiste « comme une branche vibre après l'oiseau parti » (XVII-383).

Une des premières activités de l'esprit est ensuite de se remémorer le rêve ou plutôt d'élaborer un récit comportant un moi, une structure chronologique, une aventure, que Valéry assimile parfois à une création littéraire en lui refusant la qualité de souvenir. Les *Cahiers* affirment de plus en plus souvent au cours des ans que le rêve ne peut en toute rigueur être considéré que comme « ce qui vient à l'esprit au réveil ». Est-il tout entier l'œuvre du réveil, ou subit-il seulement une profonde déformation par son insertion dans les cadres du langage et du souvenir due à la reprise de l'activité consciente ? Valéry pose le problème

12. L'équation $\phi + \psi = k$ symbolise une des lois de l'esprit : ce qui est perçu diminue quand ce qui est pensé augmente et réciproquement.

13. « Il y a tout un *matériel* dont l'état se trouve en *retard* sur celui de la connaissance comme par *inertie*. » (XVII-385).

et note qu'on ne saurait se fonder sur l'impression de certitude qui, les faux souvenirs le prouvent, peut être excitée sans raison. Défini comme une « production du réveil affectée de signes qui l'assignent à un temps précédent » (XXV-57), le rêve, de toute façon, n'est pas un souvenir ordinaire. Dans la confusion première, il ne se différencie souvent guère du passé réel qui est comme lui production mentale et croyance. Mais la distinction se fait lorsque le retour des axes C. E. M. révèle l'absurdité des créations oniriques ou du moins leur discordance avec les références du réel actuel. Dès lors le rêve amène avec lui la certitude qu'il n'a pas fait partie de notre histoire. Valéry le nomme un « *passé de seconde espèce* comparable aux sensations qui donnent à l'amputé le sentiment du membre disparu » (XXIV-340).

La mémoire : la « fonction RE » et le Moi Personne.
À ce passé du rêve qui se présente « entre des parenthèses » s'oppose le passé vécu que chaque matin retrouve. La sortie du sommeil se présente parfois comme le passage de la surprise au souvenir : l'homme connaît un instant de « page blanche » et il est la proie de questions : « Qui suis-je ? Où suis-je ? » Tel est le réveil brusque qui suscite, comme les premières sensations, le Moi « sans nom, sans parole, sans passé ». Mais l'étonnement ne dure pas, et les souvenirs peu à peu s'organisent. Le réveil est sous le signe de la *fonction RE* dont les derniers *Cahiers* soulignent qu'elle gouverne la vie de l'esprit : « le signe R, le plus important de tous ». Se réveiller, c'est Re-construire, Re-trouver, se Re-connaître : c'est un « souvenir généralisé » qui montre les diverses formes de la mémoire. Son aspect « fonctionnel » auquel Valéry, ennemi du passé qualifié, accorde la place privilégiée, apparaît dans les automatismes du corps, la reprise des relations avec le monde, le retour des habitudes. Le réveil ramène surtout le souvenir de ce que nous sommes et des événements qui ont composé un caractère et une histoire. Reconstituant le Moi Personne qui se substitue au Moi pur de l'immédiat, il met en évidence la faculté prodigieuse d'« abréviation » qui est une des lois

de l'esprit¹⁴ et révèle l'existence d'une « mémoire d'ensemble », « à forme totale », qui caractérise l'état de veille. Elle contrôle la « mémoire de détail », seule à intervenir dans les créations du sommeil, qui restitue avec une précision variable les souvenirs particuliers, notamment les plus récents.

Dans l'ensemble le réveil apparaît comme une succession de demandes dont l'origine est la sensation puis l'esprit, et auxquelles par la perception, l'acte, le retour de la personnalité, des réponses de plus en plus précises sont fournies par la mémoire. À travers les *Cahiers*, sensation et mémoire sont présentées comme des éléments essentiels du fonctionnement de l'homme : le réveil permet à Valéry de mettre cette idée en évidence.

L'état de veille : le présent, l'action complète, le « self-consciousness ». Le réveil est achevé quand, par la « coïncidence de deux temps », le passé dernier et l'instant actuel, la rupture du sommeil est annulée. Il débouche sur le sentiment du *présent* que Valéry s'est souvent efforcé de définir et qu'il fait reposer entre autres sur la perception d'une liaison et d'un accord *Corps-Esprit-Monde*. Il y ajoute l'ajustement avec une « perception mémoire » comprenant à la fois le souvenir proprement dit et le « souvenir d'un devenir ». Un élément important de la veille est en effet l'instance vers le futur et la conscience, accrue par l'impression que la journée est un emplacement à remplir, de la puissance de l'esprit et de la faculté d'exécuter une « action complète » aussi adaptée qu'il se peut. L'homme réveillé est « prêt à ». Il a retrouvé, outre le *réel de l'instant* et le *réel du passé*, un *réel venant* qui comporte le sentiment du probable et du possible¹⁵.

Dans quelle mesure l'homme a-t-il besoin, pour s'assurer de sa personnalité, de la parfaite coïncidence présent-

14. « L'homme qui s'éveille [...] franchit en quelques *minutes* de temps solaire un intervalle d'états qui vaut des années de gestation, d'éducation, d'adaptation et d'exercices. » (VI-132).

15. « L'objet de l'éveil est le *Faire*. *S'éveiller est naître au Possible*. » (XXIV-358).

passé-futur, en particulier de la garantie qu'offre à ses souvenirs le monde retrouvé identique ? Valéry se plaît à imaginer l'histoire de celui qui verrait à son réveil toutes choses changées, qui se découvrirait au miroir un visage inconnu et à qui il ne resterait que la sensation de devoir retrouver et celle « que... *ce n'est pas cela* ». L'analyse, comme plusieurs fois, débouche sur le conte : « Poème de celui qui se réveillerait dans un milieu profondément différent du sien. Il se pincerait. Il ferait des observations, des hypothèses, se croirait fou. [...] On peut en faire une pièce. » (XV-828). Mais Valéry ne pense pas qu'un homme puisse s'éveiller commencement total¹⁶. Donnée par le corps profond, la sensation d'identité est aussi attachée au degré supérieur du Moi — « Le moi a ses degrés comme le crime et la vertu » — que Valéry nomme le Moi pur du *self-consciousness* : distinct du Moi pur de l'immédiat, c'est le « spectateur intégral » qui est conscience du possible et considère « personnalité et réactions comme accidents, cas particuliers, étrangetés » (XVII-333). À côté de la possibilité d'action complète, cet établissement de la pleine conscience définit le parfait éveil : le Moi, après avoir revêtu diverses formes, devient ainsi le « répondant le plus complet ».

LE DRAME DE L'ÉVEIL

L'aube et l'éveil. Si le réveil a captivé le psychologue qui y cherchait à la fois le secret du rêve et de l'activité consciente, ce fut aussi un moment vécu avec une intensité exceptionnelle par un homme qui consacra toujours l'aurore à l'exercice de l'esprit. Bien des idées sont nées peut-être, moins de l'analyse que de l'intuition sensible. Nombreuses dans les *Cahiers*, les notes d'aurore laissent deviner le fré-

16. « Que si toutes choses environnantes avaient changé, et que nous ne reconnaissons aucun objet au réveil, cette négation et le contraste entre la veille rappelée et le présent suffiraient à faire ou produire un *Même* car ce *même* est le retour au *possible* — sensation de la capacité de percevoir ou sentir une infinité quelconque d'impressions et de repousser chacune d'elles au rang de Non-Moi. » (XXI-306).

misement d'une sensibilité qui consent rarement à se livrer, et sont le domaine d'élection de la « poésie brute ».

L'aube, confiait Valéry, exerçait sur ses nerfs une « puissance singulière ». Il s'émerveille d'un spectacle qu'il essaie de saisir et se penche avec la même sollicitude, parfois teintée d'angoisse, sur la nuit finissante, sur le corps ensommeillé et sur l'esprit embrumé de rêves, éprouvant l'analogie profonde entre le monde qui émerge des ténèbres et l'être qui se dégage de la confusion. Aussi passe-t-il naturellement du concret à l'abstrait, voyant dans les mutations rapides du paysage au soleil l'image de l'invasion de l'âme « par les lumières et les ombres des idées ». Mais son enchantement se nuance de tristesse, son émoi débouche sur un désespoir voisin des larmes. Il note souvent l'étrange ambiguïté de ses impressions matinales :

On sent la lassitude avant le travail, la tristesse de reprendre son être plus vieux d'un jour, l'espoir, la simplicité du vivre, la promesse et la vanité de la promesse. Tout cela peint comme un tableau naïf où les actes divers d'un personnage sont rapportés, mêlés dans le calme et la pureté. (VII-151)

Cette ambiguïté transparaît dans sa vision de l'aurore, presque toujours liée ici à un éveil qui est celui d'un homme déchiré. Le poète y saisit un spectacle de Genèse, l'illustration d'un mythe qui hanta son esprit, et il murmure avec émerveillement : « Au Commencement... ». « Dieu n'est pas invraisemblable à cette heure-ci. Le souvenir d'une création n'est pas très loin. Le Fiat Lux est une chose toute simple et qu'on a vue et entendue. » (VII-554). Mais souvent Valéry célèbre l'« heure pure », celle d'avant la Genèse, quand règne le possible et que la lumière n'a pas encore rendu chaque chose à sa définition¹⁷. Heure où tout est « à l'état futur », hésitant entre l'être et le non-être, où il n'y a qu'un bloc de ténèbres, « absolu » comme le sommeil, parfait et pur, avant que l'aube ne le décompose, comme l'Un et le Rien.

17. « Prière intellectuelle du matin. Avant le commencement. Avant la création. La puissance d'abord se découvre. » (VII-701).

La « considération matinale » et le Moi pur. Il y a à cet instant comme une confrontation entre le Tout unifié par les ténèbres et le Moi auquel le monde encore endormi donne l'illusion d'être unique, « seul monologue qui s'oppose au mutisme universel ¹⁸ » (XV-546). C'est dans cette expérience vécue qu'il faut sans doute chercher l'origine de la notion complexe de *Moi pur*. Ce Moi qui est « Antipan » est aussi saisi comme parfaite disponibilité de l'esprit, vide encore de toute pensée particulière et produisant du « Possible pur ¹⁹ ». Dans ce bref moment d'unité où toutes les puissances sont rassemblées, l'état de détachement et d'abstraction extrêmes de la conscience est un pressentiment de l'universalité à laquelle elle aspire : « L'âme jouit de sa lumière sans objets. Son silence est le total de sa parole [...]. Le moindre jugement entachera sa perfection. »

La stupeur naît quand reparaissent les souvenirs et les choses particulières ²⁰. Valéry imagine une scène de « magie » où l'on récuserait à temps toutes choses : « À ce moment, le coq chanta et ne chanta pas et ce n'était pas un coq et peut-être pas un moment. Le vent fraîchit et ne fraîchit pas et le ciel tout blanc d'astres n'avait pas existé. » (XIX-427). Un instant, il caresse l'illusion de pouvoir « re-devenir autre » : « L'individu externe demeurant, et tout le psychique substitué. » (XXVIII-625). Avec le retour matinal de la personnalité s'opère une de ces confrontations pathétiques entre un *Moi pur* et un *Monsieur* traduite ailleurs par le visage vu dans le miroir ou le mythe de Narcisse. Le poids du passé et la certitude que la vie ne peut offrir que *Même* à l'homme lucide l'accablent. Le réveil provoque alors l'horreur des redites, des cycles, de

18. « Je suis *avant* « toutes choses », mais *après* ce qu'il faut pour qu'elles soient. Je suis seul et tête à tête avec *tout ce qui n'est pas* en pleine action. Ce *Tout*, ces *toutes*, n'est que la sensation de mon écart. Le mot *Tout* est l'Antimoi, l'Antego absolu. » (XXII-31).

19. « Roi imaginaire du silence, du possible de pensées. Illusion d'être plus général que toute connaissance ou fabrication déterminée. » (XXI-225).

20. « Cette sensation d'étrangeté est mon produit au réveil. Ma réponse à ce qui est ou qui re-devient, comme si j'avais attendu un tout autre monde. » (XX-743).

ce RE qui est la loi de la vie et que l'esprit voudrait refuser. *Intelligenti pauca* : c'est le thème que Valéry a exprimé, aux deux extrémités de sa vie, à travers Teste et Faust.

L'état poétique. Teste est l'homme de l'endormement : Valéry est souvent un poète fait, disait-il, « pour chanter Matines ». Sa « prière du matin ²¹ », bien que sans Dieu, connaît le recueillement et la ferveur : « Le mot et le mouvement de Salut ! Salve, natura, me viennent à l'esprit. » (X-4). Dans leurs couleurs naïves, « paix du bleu frais peinte sur or, or et nuit », les matins valéryens ont parfois la sérénité d'un tableau de l'Angelico, la limpidité confiante d'une annonce de primitif, avec ce que le thème comporte d'espoir et de promesse de vie : « Salutation de l'ange qui annonce qu'on est fécondé, gros d'un jour nouveau. » (VIII-151). L'aube est l'heure de la « fenêtre grande », largement ouverte pour participer à la naissance du jour ²². Le poète baigne dans le matin, le goûtant de tous ses sens : « En regardant le ciel, le ciel grand, nu, élargit tous mes muscles. Je le regarde de tout mon corps. » (IV-374). Il s'abandonne surtout aux délices du voir, à l'extase de la lumière ²³. C'est dans l'ordre de la sensation une expérience aussi bouleversante que la saisie de la puissance pure de l'esprit, et suivie de la même façon de ce cri : « Ah ! retarder d'être moi ! » Il faut chercher dans cet état limite la « mystique des sensations » que Valéry attribue à Corot et qu'il a dû connaître « c'est-à-dire une « Vie Extérieure » d'intensité et de profondeur au moins égales à celles que nous prêtons aux ténèbres intimes et aux secrètes illuminations des ascètes, des soufis,

21. « Salut ... choses visibles ! Je vous écoute, notre Aujourd'hui dont l'exorde est si beau. » (*Œuvres*, t. II, p. 859).

22. « Je n'aime rien tant que ce qui va se produire [...]. De toutes les heures du jour, l'aube est ma préférée. » (*Œuvres*, t. II, p. 159).

23. « Je nais de toutes parts, au loin de moi, sur chaque poste de la lumière, sur ce bord, sur ce flocon, sur le fil de ce fil, dans ce bloc d'eau claire. Je ne suis encore, ô délice, que quelque chose égale à l'ensemble de feu, de soie, d'ardoise, de vapeur et de musique brute simultanée. Je suis un effet de la lumière. » (V-163).

des personnes concentrées en Dieu ²⁴ ». Il parle d'un artiste, du pressentiment de la beauté auquel pareille expérience conduit et qui s'exprime aussi dans les notes d'aurore : « l'homme pèse ce qu'il voit et en est pesé. Quand il ne peut égalier ni fuir ce qui est dans l'autre plateau, c'est beau. Je pense au poème de l'Intellect » (XVIII-531).

Mais parfois le même spectacle le conduit à une sorte de malaise, né de l'envahissement par la sensation nue de l'existence. *Être* s'empare de lui comme un frisson, le saisit jusqu'à la panique (XXVII-482). Les objets semblent nier la puissance de l'esprit, et l'ivresse de voir se mue en l'intolérable gêne d'être vu ²⁵. L'attitude typiquement valéryenne est pourtant l'affirmation de l'esprit, source de toute perception et « refus indéfini d'être quoi que ce soit » : « Je reviens brusquement de ce pays à moi. Je me mets en balance avec ce que je vois. Je me pèse. Je m'oppose. Toute cette vue n'est qu'un de mes possibles de ma vue. » (XXVI-479).

Les mythes de l'éveil. Dans leur mouvement général, les notes d'aurore se revêtent de sens symbolique. Valéry saisit alors dans le monde et dans l'être l'image du conflit de l'esprit et de la vie qui ne cessa de le hanter. L'aube renouvelle la Genèse, le premier acte créateur, et figure la « chute dans l'origine » pour l'esprit qui fait du Non-Être une perfection et refuse l'incarnation dans le particulier d'un pouvoir universel. Elle est aussi renouement avec le passé et image de l'éternel recommencement que Valéry abhorre.

A-t-il choisi l'éveil comme un symbole parmi d'autres des idées qui lui étaient chères ? Il semble plutôt que celles-ci sont en germe dans les émotions matinales, surtout celles de sa jeunesse qui semblent l'avoir à tout jamais marqué et où on pourrait trouver l'origine secrète de

24. *Œuvres*, t. II, p. 1319.

25. « Impression très forte d'homme qui [...] regarde au moment où il ne faut pas, avant que tout soit prêt pour la vie et la journée [...] Cette impression non pas de voir ce que je vois, mais d'être vu par ces objets, ce ciel. » (VII-352).

certains aspects de sa pensée²⁶. Notons seulement que la conception d'un moi absolu, s'opposant à la personnalité et à l'univers dans un geste de perpétuelle exhaustion, semble née des minutes exceptionnelles de l'éveil : l'universalité de l'esprit qu'il situe ailleurs au terme d'une longue ascèse et transpose dans la vie entière de Léonard fut pressentie quand, dans le silence de l'aube, Valéry se sentait conscience pure, abstraite et détachée de tout.

Mais le réveil est d'autre part reconstruction de l'être et du monde : le matin enseigne parfois au poète l'acceptation de la vie et l'acte du Demiurge devient l'acte suprême. Cette conclusion dynamique anime deux textes qui retracent l'ensemble du procès d'éveil. Le *Chant de l'Idée maîtresse* célèbre l'aube de l'activité intellectuelle²⁷. Le *Colloque dans un être*²⁸ montre le vouloir-vivre triomphant de l'aspiration au sommeil et au néant. Le réveil s'achève dans un élan d'enthousiasme et l'ivresse de vivre et d'agir répond désormais à la question de Teste.

LA CONSTRUCTION POÉTIQUE

« Me voici, dit le constructeur, je suis l'acte²⁹. »

« Au commencement [...] était ce qui est » : les observations de l'analyste, les émotions matinales saisies dans leur jaillissement brut, l'élan vers l'acte enfin, impérieux comme un instinct et dont le monde qui s'arrache aux ténèbres semble une illustration. La démarche de l'artiste

26. « Le matin est mon séjour. Il s'y trouve pour moi une tristesse sobre et transparente [...]. Je suis toujours à ce point de la journée à demi percé quant au cœur de je ne sais quel trait qui me ferait venir des larmes sans cause — à demi fou de lucidité sans objet — et d'une froide et implacable « tension de compréhension ». Voilà mon mélange, ma formule caractéristique que le matin expose à tous les matins, et que le reste du jour brouille et utilise. La terrible impression du « tout su par cœur » que j'ai tant connue il y a 35 [sic] et qui m'a fait ce que je suis. Volonté d'épuiser, de passer à la limite; il est étrange que cette fureur glacée d'extermination, d'exécution par la rigueur, soit liée étroitement en moi avec le sentiment douloureux du cœur serré, de la tendresse à un point infiniment tendre. » (XII-352).

27. V-848 (1915), repris dans *Mélange, Œuvres*, t. I, p. 357.

28. Paru en 1938 (cf. *Mélange, Œuvres*, t. I, p. 360).

29. *Eupalinos, Œuvres*, t. I, p. 145.

unit ces matériaux divers qui se fondent si remarquablement dans l'œuvre qu'ils pourraient paraître simple travail de préparation préalable à la création. Le pressentiment de cette tendance profonde, Valéry l'exprime dès 1911 : « Ô mes étranges personnages, pourquoi ne seriez-vous pas une poésie ? Toi, Présent, et vous Formes, et vous Significations, Fonctions et Phases et Trames [...]. Cette espèce de re-création, que ne *chanterait*-elle pas ? Et après la recherche des éléments purs, les épouser, les être, les faire enfin vivre et revivre... » (IV-612). Les thèmes du sommeil et du réveil, si fréquents dans les *Poésies* et si minutieusement orchestrés, seraient la matière d'une étude inépuisable qui ne peut être qu'esquissée.

Les Dormeuses. Été, Anne. Épris des grâces du corps et surtout passionné par ses arcanes, le poète fait du sommeil une chair vivante. D'Agathe à la Jeune Parque, la Dormeuse ne cesse de hanter l'imagination valéryenne. Si la Fileuse et la Belle au bois dormant ne sont que forme pure, la jeune fille endormie sur la plage d'*Été*, et Anne, la courtisane gisant sur son lit déserté³⁰, laissent filtrer la réalité physiologique du sommeil. Leurs membres sont devenus étrangers, la vie s'est réfugiée dans le « vaisseau précieux » qu'est le reste de l'être. Épaules et jambes sont « abandonnées autour du vase obscur » (*Été*). Anne ne ressent plus ses « bras lointains », sa « main défaite ». La dormeuse d'*Aurore* égarant ses « vagues doigts » sur le peigne éprouvera la même étrangeté. Un mot suggère à la fois un geste et la confusion des sensations dans le sommeil : « Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue » — « Anne qui se mélange au drap pâle. » Ce jeu des thèmes de la couche et du corps uni aux linges qui l'enveloppent rythmait l'endormement de Teste. Une correction plus tardive incarne dans le vers le rythme paisible de la respiration d'Anne : « Elle vide, elle enfle d'ombre sa gorge lente. » *Anne* en 1920, *Été* en 1942, s'augmentent d'une

30. Les deux œuvres sont à peu près contemporaines : *Été* fut publié en 1896 (et retouché en 1900), *Anne* en 1900.

apostrophe à la dormeuse donnant un sens symbolique à un sommeil qui est désormais refus de l'éveil et du « jour ennemi ». Ces ajouts alourdissant le simple tableau n'ont que l'intérêt de montrer le travail du poète et sa volonté d'enrichir de pensées une pure évocation esthétique.

Toi qu'assoupit l'ennui des merveilles du monde

.....
Tu te fermes sur toi, serrant ta jeune gorge

.....
*Aux jeux universels tu préfères mortelle,
 Toute d'ombre et d'amour ton île de sommeil.*

(Été)

Deux séries de notations se rejoignent ici. C'est l'isolement parfait du sommeil, étudié par l'analyste dont on reconnaît les expressions (« L'être se ferme sur soi, ferme sa surface »), incarné dans l'attitude de la dormeuse « serrant sa jeune gorge » puis exprimé par le symbole si valéryen de l'île en harmonie avec le décor marin. C'est aussi l'Ennui devant le retour au Même dont cette absorption de l'être en soi devient l'image³¹. On y trouve l'écho poétique de bien des réflexions amères : « Il y a des jours où je voudrais me mettre au lit et dans l'ombre à n'importe quelle heure, me cacher la tête et me tenir entre mes bras. » (XIV-239).

La voix et le vouloir-vivre. L'Air de Sémiramis. Aux angoisses et au refus qui teintent parfois d'amertume les matins valéryens s'oppose le dynamique appel du jour et de la vie. C'est pourquoi plusieurs poèmes d'éveil accordent la primauté à la voix, qu'elle se fasse entendre dans le cadre du dialogue ou du monologue d'un être par moments dédoublé, et expose une situation de conflit, ou qu'elle prenne la forme plus vigoureuse de l'exhortation. La superposition de ces textes révèle l'identité dans la structure même de la phrase. Les formules impératives, souvent appuyées par des exclamations, montrent l'éveil ressenti comme un instinct impérieux arrachant l'être au néant. La prédilection pour ce mode d'expression, né spontanément

31. Dans *Anne* : « Rentre au plus pur de l'ombre où le Même s'ignore. »

avant de devenir forme poétique³², est d'autant plus remarquable qu'il persiste dans le temps, à travers *l'Idée maîtresse* (1915), *Aurore* (1917), *A. B. C.* (1925), le *Colloque dans un être* (1938), et qu'il se rencontre dans la poésie brute comme dans la grande composition versifiée, le poème en prose ou le simple dialogue.

Allons ! Debout ! Surgis ! Ecoute !

.....
Sors des ombres, des limbes, des parties infinies [...]
Arrache-toi de la paix, de la nuit, émerge

Debout ! Debout ! Durcis, que ta force paraisse !
 (V-848)

« Allons... Sors de l'instant... Compose tes puissances [...]. Renais ! Il est temps [...]. Sors de l'état de larve [...]. Rappelle à l'ordre, rallie toutes ces petites forces non orientées [...]. » (*Colloque dans un être*).

Chant triomphal d'un éveil victorieux, *l'Air de Sémiramis* met en lumière cette joie de l'acte qui est une des dimensions de Valéry³³. La forme dialoguée n'introduit pas ici un conflit mais un accord entre l'être et la voix qui l'exhorte à se reconstruire et qui est celle de l'Aurore même : unissant le vouloir-vivre et la forme cosmique, elle a une puissance d'exaltation plus grande que les injonctions de *l'Idée maîtresse* ou du *Colloque*.

Existe !... Sois enfin toi-même ! dit l'Aurore.
 (L'Air de Sémiramis)

Ecoute ! Eveille-toi, brise tes chaînes, sois.
 (L'Idée maîtresse)

Mais dans les trois textes, le réveil est célébré comme le passage de l'informe à la forme, le retour à la pleine possession du corps par la volonté.

O grande âme, il est temps que tu formes un corps.
 (L'Air de Sémiramis)

32. « S'éveillant à l'heure accoutumée, mais une fatigue s'oppose. Conflit. Ce oui et ce non — qui prend vaguement la forme d'un dialogue entre moi et moi. Chacun défendant son état. » (VIII-457).

33. Présentée comme « abandonnée en 1899 », la pièce a certainement été remaniée avant sa parution en 1920 et a parfois été publiée dans *Charmes*.

Dégage qui tu es de cette boue vivante qui gît.
(Colloque)

Ici comme là c'est le même ordre d'émerger de la confusion du sommeil :

*Remonte aux vrais regards ! Tire-toi de tes ombres,
Et comme du nageur dans le plein de la mer
Le talon tout-puissant l'expulse des eaux sombres,
Toi, frappe au fond de l'être !...*

L'élan d'éveil animant la forme impérative se cherche aussi des analogies dans des images où se joue l'esprit d'un poète qui s'attache volontiers à l'énergie musculaire et à l'effort vécu. La thématique des aurores dynamiques s'articule autour de quelques actes. Le coup de talon du plongeur vient signifier l'arrachement à la nuit et l'affirmation de soi : mouvement tout intérieur ici, mais profondément analogue au lever du dormeur dans le *Colloque* : « Je frappe du talon nu la réalité du monde sensible. » La remontée métaphorique est une autre forme de la valorisation du mouvement ascendant souvent liée au geste simple, mais cher à Valéry, de se mettre *debout*. Une nage qui est victoire sur l'eau proclame le triomphe de la volonté³⁴. Elle devient expérience réelle et joie sensuelle dans la fin du *Colloque* et le *Cimetière marin*³⁵. C'est ensuite l'image aérienne du vol exprimant l'aspiration matinale à l'accomplissement du moi dans la plénitude de ses pouvoirs, et les résonances nietzschéennes sensibles dans certains réveils valéryens sont assez manifestes.

Mon cœur m'arrache aux morts que frôlait mon sommeil

.....
*Et vers mon but, grand aigle éclatant de puissance
Il m'emporte !... Je vole au-devant du soleil !*

34. Les images marines sont fréquentes dans les *Cahiers*, qu'il s'agisse de suggérer les profondeurs abyssales du sommeil ou l'acte de s'en dégager : « Veille — On est comme par un acte perpétuel, comme par un mouvement de nageur qui ne se maintient qu'à coups de talon. » (IV-515). « Je me réveille comme un nageur remonte. » (IV-213).

35. « Je cours à l'onde en rejallir vivant ! — Et puis ? — Et puis... Je ferai ce qu'il faut. Je me sens tout à coup une énergie extraordinaire. » (*Colloque*).

L'essor vers le jour s'élargit dans le symbole de l'aigle, ce compagnon de Zarathoustra dont les invocations avant le lever du soleil rendent le même son que l'hymne de Sémiramis³⁶ :

...*Mon cœur soulevé d'ailes intérieures*
Ouvre au ciel en moi-même une autre profondeur.

La flèche et l'envol subtilement continué par la course vers la « tour favorite » et la « fraîche Altitude » conservent au poème sa démarche d'élan vertical.

Comme le héros du *Colloque* s'écriant « mon cœur bat en plein le temps de ma puissance », Sémiramis célèbre les pulsations d'une poitrine devenue le siège des forces égoïstes. L'éveil de la Reine n'est pas, tel celui de la Parque, couronné par la communion avec la vie mais par l'ivresse de domination.

Le monologue nocturne : A. B. C. Les proses A. B. C. tentent de recréer le flux de sensations et de sentiments envahissant la conscience au sortir du sommeil et ont le ton plus nuancé d'une mélodie recueillie où l'impératif n'introduit que quelques accents³⁷. A est le poème du corps endormi : « Au Commencement sera le Sommeil. » À l'heure de l'âme absente, Valéry se penche avec sollicitude sur cet « instrument admirable ». C'est le corps ressenti, enlisé dans la confusion. C'est aussi le corps contemplé par Narcisse dont on croit reconnaître la voix³⁸. Les mots et les images qui dans les *Cahiers* désignent le sommeil sont repris dans le rythme d'une invocation harmonieuse où s'opère la transmutation poétique des formules, comme celle de « système isolé », les plus dénuées de résonances : « Tiède et mystérieuse masse mystérieusement isolée [...].

36. « O ciel au-dessus de moi [...] en te contemplant je frissonne de désir divin [...]. Toute ma volonté n'a pas d'autre but que celui de prendre son vol, de voler dans le ciel. » (*Ainsi parlait Zarathoustra*).

37. A. B. C. a paru dans *Commerce*, n° 5, automne 1925.

38. « Je laisse toute pensée pour te contempler de tout mon cœur [...]. Mon amour devant toi est inépuisable. Je me penche sur toi qui es moi. »

Silence, mon silence ! Absence, mon absence, ô ma forme fermée [...] tu t'es fait une île de temps. » On songe à cette « absence aux contours de mortelle » de *la Jeune Parque* où le même art subtil charge de valeur concrète le mot tant choyé suggérant que l'éveil sera l'apparition d'une conscience au sein d'un néant psychologique. Le mystère de cette interruption nocturne qui ne rompt pas l'être a fréquemment arrêté Valéry. Il fait de ce problème la matière d'un chant : c'est la célébration émerveillée d'un fonctionnement élémentaire, la respiration tranquille qui rend sensible la fragilité de la vie. C'est le symbole de l'arche, présent aussi dans *la Jeune Parque* : « Arche close de vie qui transportes vers le jour mon histoire et mes chances [...] tu es ma permanence inexprimable. »

La dynamique intérieure du corps, ses résistances et ses impulsions, animent la prose *B*. Le mouvement d'éveil, par un jeu sur le mot linceul, devient une résurrection³⁹. « Le miracle d'être debout » incarne la décision énergique qui projette l'homme dans le jour. C'est un réveil tonifié dont le terme est ici l'élargissement de l'être intérieur devant l'immensité du ciel, suggéré par une variation sur l'image de la nage : « Les volets repoussés à droite et à gauche par un acte vif de nageur, je pénètre dans l'extase de l'espace. » L'invocation qui vient alors aux lèvres du poète a l'ampleur de celles de Zarathoustra⁴⁰. Mais cet élan se brise devant le retour soudain d'un de ces souvenirs déjà rencontrés.

Ma jeunesse jadis a languï et senti la montée des larmes vers la même heure et sous le même enchantement de la lune évanouissante. Ma jeunesse a vu ce même matin et je me vois à côté de ma jeunesse ... Divisé, comment prier ? Comment prier quand un autre soi-même écouterait la prière ? C'est pourquoi il ne faut prier qu'en paroles inconnues. (*C*)

39. « Divisant, rejetant les flots du linceul vague, l'être enfin se défait de leur désordre tendre. » (*B*).

40. « Je vous salue, grandeur offerte à tous les actes d'un regard, commencement de la parfaite transparence ! [...] Je voudrais vous bénir, ô toutes choses si je savais ! » (*C*). « Je bénis et j'affirme toujours, pourvu que tu sois autour de moi, ciel clair, abîme de lumière ! » (*Zarathoustra, Mercure*, p. 191).

Cette oraison qui expire sans se formuler, ces larmes qui viennent aussi aux yeux de la Parque ont peut-être leur origine dans l'obscur intuition d'une transcendance et de la proximité du mystère.

Proche des notes d'aurore, *A. B. C.* s'efforce de réaliser la fusion de l'analyse et de la poésie, facilitée par la souplesse d'une forme libre de contraintes. L'invention réside dans l'inflexion du discours, la juste place donnée à un mot, l'élégance à effleurer les idées, dans les modulations conduisant de la phrase la plus simple — « Je dors et je veille, je suis jour et nuit » — au déploiement des images et à l'essor de la rêverie⁴¹. Il faudrait rechercher le secret des rythmes, des sons et des images, l'accord poursuivi et parfois délicatement réalisé du psychologique et du sensible pour éclairer le style valéryen du poème en prose qui semble dans tant de « poésies perdues » une forme où se coulent naturellement émotions et idées.

L'oraison matinale et l'éveil des idées : Aurore. Dans l'ampleur de la strophe de dix vers unie à la légèreté de l'heptasyllabe⁴², *Aurore* recrée la joie pure dont rayonne souvent l'aube valéryenne, la ferveur de l'artiste et l'intérêt passionné du penseur observant son esprit. Cet éveil qui prélude à une création vibre tout entier de la *poésie de l'imminence* à laquelle Valéry fut si sensible.

Une esquisse rapide rappelle les analyses de l'indistinction première : un mot, la « confusion morose », une image, les « sables », enfin une allégorie introduisant avec les Dormeuses chères au poète la présence du corps, s'unissent pour saisir le sommeil et les premiers gestes qui l'expulsent :

41. « L'âme s'abreuve à la source du temps, boit un peu de ténèbres, un peu d'aurore, se sent femme endormie, ange fait de lumière, se recueille, s'attriste et s'enfuit sous forme d'oiseau jusqu'à la cime à demi nue dont le roc perce, chair et os, le plein azur nocturne. » (C).

42. Dans les poèmes d'éveil, la remarquable variété des rythmes donne à des mots analogues ou identiques des résonances bien différentes.

*Déjà s'étirent par groupes
 Telles qui semblaient dormir :
 L'une brille, l'autre bâille.*

C'est alors l'instant de la « première oraison ». On reconnaît, reprise par le « Salut ... Similitudes », la salutation matinale fréquente dans les notes d'aurore et qui se déploie largement dans *la Jeune Parque* : « Salut, divinités par la rose et le sel ... ». La silhouette du poète, « tout ailé de confiance », unit à une image dynamique la vision annonciatrice de l'ange, présent dans *Palme*, qui traverse parfois les matins valéryens.

Le mouvement d'éveil, sensible dans la structure du poème tout entier construit sur les trois verbes : « Je m'avance ... Je vais cherchant ... J'approche », appelle les images groupées autour de trois mots essentiels : confiance, prudence, espérance. Avec moins de puissance que l'envol, la marche — les pas, le pied posé sur l'échelon — exprime l'énergique reprise de contact avec le réel ⁴³. La volonté de conquête, le désir des sens et de l'esprit devant l'univers, nommé ailleurs « appétit ⁴⁴ », se fait ici cueillette, rapine pleine d'effort, qui prolonge la démarche ébauchée. Le réveil s'achève sur une vision de l'espérance à laquelle Valéry prête parfois des « ailes de victoire » et qui prend ici la forme d'une baigneuse : cette nage calme et sûre dans l'eau tranquille d'un bassin est plénitude, bien-être du corps et de l'esprit.

Mais le poète s'est attaché plus précisément à l'éveil de l'activité intellectuelle : « Quoi, c'est vous ... ». L'étonnement devant l'apparition des idées reflète l'expérience souvent faite de la passivité de l'esprit au sortir du sommeil ⁴⁵

43. Dans *A. B. C.* : « Surgis, maintenant, marche, rejoins tes desseins dans l'espace [...] pénètre avec des pas que l'on peut compter dans la sphère des lumières et des actes. »

44. « L'univers ressenti à demi imaginé est là, comme un repas sur une belle nappe présenté. Le merveilleux appétit regarde et s'exalte. » (VI-200). « Mon esprit [...] se sent cet appétit essentiel et universel qui l'oppose au Tout comme un tigre à un troupeau. » (XVII-318).

45. L'image est parfois moins aimable que dans *Aurore* : « Je suis chassé du sommeil par le diabolique fouet de vipères des idées. » (XXVII-112).

et les paroles qu'entend le poète d'*Aurore* sont assez semblables à celles de l'Idée maîtresse⁴⁶. Se souvenant ici de la formule de Diderot⁴⁷, il donne une traduction poétique et malicieuse du problème de philosophe sur lequel il se penche volontiers sans y trouver de solution et qui est une des énigmes du sommeil : le retour d'une idée au réveil, inexplicable par les simples lois de la mémoire ou de l'association ordinaire : « Que deviennent mes idées quand elles sont — absentes⁴⁸ ? » (III-511).

Que fîtes-vous cette nuit ... Courtisanes ... ?

Il s'étonne de ce retour opportun et il ébauche dans les *Cahiers* un hymne au souvenir utile venu spontanément au matin :

*Où était-il pendant mon sommeil ?
Qui savait que tu m'importais au réveil ?
Et voici qu'advenu tu dégages
Une admiration en moi ...*

(XXI-854)

Un autre état de réveil, les découvertes semblant résulter du travail nocturne de la pensée, est figuré par ces « tremblants préparatifs » tissés par les idées. Le rôle que l'on pourrait reconnaître à l'inconscient, bien superficiellement étudié dans les *Cahiers*, est également à l'origine d'un déploiement d'images : la « merveilleuse araignée, centre de son ouvrage » (XVII-562), symbole de l'esprit et essentielle au bestiaire valéryen, la toile, devenue un « soleil de l'ombre issu » en harmonie avec l'éclairage du poème. Malgré la place accordée à ces idées que Valéry fait mine de congédier, ce réveil heureux ne s'oriente pas vers la pensée mais vers la « forêt sensuelle ». Il chante la joie de

46. « Moi l'Idée / Qui peux tout avec toi / J'étais dans ton ombre et dans ta composition / [...] Tes yeux verront ce que je veux voir. / Ton intelligence ordinaire s'étonnera d'elle même. » (V-848).

47. « Mes idées, ce sont mes catins », formule citée dans *Variété V*.

48. « Quelle est », demande-t-il ailleurs, « la couleur d'une rose dans les ténèbres ? » (VIII-539).

la sensation en même temps que celle de la création prochaine. Un fervent « Que le travail soit avec nous ! » achève parfois l'oraison matinale.

*

* *

« J'ai cherché la justesse dans les pensées, afin [...] qu'elles se changent comme d'elles-mêmes dans les actes de mon art »⁴⁹.

Face à l'émiettement et aux redites des *Cahiers*, au tragique sentiment d'échec qui transparait dans les regrets des dernières années, l'organisation harmonieuse des idées à travers le sensible prend un relief plus frappant. Dans l'œuvre poétique s'agencent avec ordre et fermeté les notations éparses qui cessent dès lors d'être « débris d'on ne sait quels grands jeux ». La synthèse n'a pas été « Système » mais re-création du vivant. Si pour Valéry comprendre est lié à construire, il n'est, semble-t-il, parvenu à saisir le fonctionnement de l'homme que par l'acte de création littéraire, seul capable de restituer la pulpe réelle, le fondant et la valeur d'émotion sensuelle qui échappent aux cadres précis d'une réflexion abstraite. Toutes les autres tentatives, l'appel par exemple aux modèles mécaniques, thermodynamiques ou mathématiques, restent partielles et inachevées. Dans les *Cahiers* mêmes où se trouvent tous les éléments des poèmes d'éveil, la parenté profonde du penseur et de l'artiste est visible. Jamais il n'adopte pour décrire un point de vue unique et cohérent. Le trésor d'analogies et de visions offert par le monde sensible est souvent enrichi de métaphores scientifiques, mais à chaque instant, dans chaque texte, coexistent des images puisées dans des domaines fort différents. « Île », « absence » ou « système isolé », le sommeil ne prend sa forme valéryenne que dans un corps de jeune femme. Les « oscillations » du réveil deviennent les voix alternées d'un dialogue de soi-même à soi.

Un corps, une voix : autour de ces thèmes, s'organisent deux structures de poème où l'on retrouve le conflit

49. *Eupalinos, Œuvres*, t. II, p. 92.

valéryen : le refus du « jour ennemi », et le dynamisme matinal qui triomphe de la confusion et des « pourquoi » et débouche sur la joie sensuelle ou le désir de créer. Mettant en œuvre des images analogues ou identiques, *la Jeune Parque* unit ces deux poèmes en une vaste symphonie de l'éveil qui est en même temps figuration symbolique du problème de la vie. La présence de la Parque est latente dans les textes examinés qui semblent être des ébauches ou des variantes de l'œuvre maîtresse. L'analyse a donc reconduit Valéry au sensible et à la vie. Si l'ingénieur l'a parfois fasciné, il ne nous propose en définitive ni rouages ni machines thermiques, mais une femme, plus vraie peut-être qu'une vivante. Ainsi l'homme de sciences mythique, nommé par Villiers de l'Isle-Adam « Edison », créa avec des matériaux purs, mais une forme, une voix et peut-être une âme empruntées à la vie, Hadaly, l'Ève future.

NICOLE SCHÖN-PIETRI